

## Do the Right Thing

Guillaume Potvin

---

Numéro 327, été 2021

L'été

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96756ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Potvin, G. (2021). Compte rendu de [Do the Right Thing]. *Séquences : la revue de cinéma*, (327), 8-8.



1989

## Do the Right Thing

Pour tous les marqueurs sociaux qui divisent les personnages de *Do the Right Thing* – qu'il s'agisse de race, de classe, de langue, d'âge, de culture – il y a bien une chose qui les unit, une chose à laquelle nul ne peut échapper : la chaleur caniculaire. C'est cette chaleur lourde, humide, qui fait suer à grosses gouttes et fermenter les ordures qu'on observe pendant 24 heures affliger les résidents de Bed-Stuy. Unité de lieu, unité de temps, unité d'action... et unité de *température*.

C'est Mookie qui nous fait découvrir l'atmosphère de son voisinage de Brooklyn : les Portoricains et leur musique latine, le chœur d'ados afro-américains, les monocles caribéens. À première vue, le jeune livreur de pizza peut sembler insipide, mais il est en quelque sorte doté d'un superpouvoir. Pouvant naviguer librement entre les sphères publiques (les perrons des *brownstones*, la rue et ses trottoirs, les commerces environnants) et les sphères privées, (les petits domiciles des citadins de Bed-Stuy où il livre ses pizzas), Mookie nous donne accès à une vision globale et lucide de sa communauté. Bien que le disc-jockey Mister Señor Love Daddy et la sage Mother Sister ont des places de choix pour observer le spectacle quotidien de l'avenue Stuyvesant, leur immobilité restreint leur point de vue. Ce spectacle bascule toutefois de la comédie à la tragédie; l'énervement monte à la vitesse du thermomètre et les moindres flammèches entre voisins risquent d'enflammer le tissu social.

Manifestement, *Do the Right Thing* est plus pertinent que jamais, surtout au lendemain de la naissance du mouvement Black Lives Matter. Non seulement le film jette un regard nuancé sur les relations raciales aux États-Unis, mais il refuse la complaisance d'une pensée libérale qui a tendance à offrir des solutions de surface, trop simples pour un problème si complexe. ▲

GUILLAUME POTVIN



1989

## Field of Dreams

L'Amérique rurale – l'Iowa, plus précisément. À l'apogée de l'été. Le soir tombe doucement sur un champ de maïs, le chant des criquets monte. Kevin Costner/Ray Kinsella, dans toute l'incandescente beauté *all-American* de sa prime jeunesse, en rêveur auquel on croit instantanément. Une voix flottant dans la tiédeur du crépuscule, immatérielle, mais chaude, paisible, rassurante, chuchote à son oreille « If you build, he will come ». Voilà le décor planté, le protagoniste présenté, la proposition narrative déclarée : *Field of Dreams* parlera de magie. Une magie qui n'a rien de spectaculaire, manifestée dans l'ordinaire du quotidien. Un réalisme magique, quoi, aussi américain pure laine que son sujet, le baseball et les méandres des relations filiales, et surtout aussi magiquement distillé que s'il l'avait été par la plume magistrale d'un autre Ray – Bradbury, celui-là – le maître incontesté du genre à l'écrit. *Field of Dreams* avait tout pour foirer de façon colossale, mais son réalisateur et scénariste, Phil Alden Robinson, maintient son récit à cheval entre le réel et le merveilleux avec la dextérité d'un équilibriste. Si l'ensemble s'avère des plus classiques sur le plan visuel, avec un montage invisible des plus hollywoodiens et une musique enveloppante parfaitement calibrée entre le drame et la fantaisie, c'est le scénario qui fait la vraie réussite du film. D'une écriture admirablement dosée, il offre le tiercé gagnant de la scénarisation : une structure narrative d'une progression dramatique parfaite, des personnages totalement incarnés et, par-dessus tout, des dialogues juste assez foisonnants pour accentuer le merveilleux, mais jamais trop touffus pour sombrer dans l'exposition envahissante. Il suffit d'entendre le dernier monologue de James Earl Jones – « People will come, Ray. [...] They'll arrive at your door as innocent as children, longing for the past. » – pour se convaincre que la magie est vraiment dans les mots. ▲

CLAIRE VALADE